

## UN CONSEIL.

Nous avons oublié dans notre dernier numéro de féliciter le *Monde* sur l'attitude indépendante qu'il a adoptée envers les journaux qui ont entrepris d'excuser la conduite ignoble de l'auteur du scandale terrible qui vient d'ébranler les bases même de tout notre système social.

Nous concevons parfaitement que les écrivains fassent la besogne pour laquelle ils ont été créés et mis au monde. Mais, dans leur propre intérêt, ils devraient comprendre que nous avons marché depuis qu'ils ont vu le jour.

Nous avons donné à notre clergé la richesse, la considération, le respect, les plus hautes positions; est-ce trop demander aujourd'hui qu'il nous laisse nos femmes?

Nous avons à défendre l'honneur de nos familles, et si le mauvais exemple vient de haut, il est d'autant plus pernicieux.

Voilà le sentiment qui nous pousse à nous insurger contre le crime qui vient d'être commis à notre détriment.

Dès à présent, il faut tracer une ligne de démarcation quelque part, et c'est à ce point que nous avons décidé de la mettre.

Nous avons dit et prouvé que nous étions partisan de la liberté individuelle la plus absolue, et nous réitérons cette affirmation: Si ces messieurs veulent bien être guillotins sans protestation, c'est leur affaire, et ce n'est certes pas nous qui y trouveront à redire; mais d'un autre côté nous réclamons le droit de régimber, et de faire tous nos efforts pour ne pas l'être nous-mêmes.

Maintenant, Monseigneur, nous avons un conseil à vous donner. On nous accusera peut-être d'être présomptueux, mais notre amour du prochain est tellement grand, sans que ça paraisse, que nous courons le risque de vous déplaire.

Jetez votre œil d'aigle autour de vous, Monseigneur, sans trop vous éloigner de votre palais, cependant; et avec la perspicacité qui vous distingue nous sommes absolument convaincu que vous découvrirez des choses fort édifiantes. Si vous ne trouvez rien, faites un signe — un seul — et nous tâcherons de vous mettre sur la piste.

A. FILIATREAU.

## LE DEVOIR

Nous avons rempli l'autre jour un devoir pénible, celui de faire constater par des faits que nos appels à la prudence et aux précautions vis-à-vis ceux qui accaparent ici le droit de tout faire et de tout contrôler n'étaient pas de vaines déclamations démagogiques, comme on aurait voulu le faire croire, mais étaient réellement inspirés par le souci bien légitime de l'honneur de nos concitoyens, de l'honneur même du clergé, de la paix et du bonheur de nos familles.

Ce n'est pas notre faute si les derniers scandales ont été bruyants, ce n'est pas nous qui avons colporté de bouche en bouche les mille bruits qui depuis huit jours ont abaissé de cent coudées le bon renom de notre clergé dans l'opinion publique.

S'il a fallu que le douloureux événement auquel nous faisons allusion dans notre dernier numéro, ait amené à sa suite tout un torrent de scandaleuses révélations, ce n'est sûrement pas parce que nous réclamions, depuis notre origine, le droit de mettre le public en garde contre certaines usurpations de pouvoir, contre des abus d'autorité et des privilèges excessifs qui devaient amener le chaos dans lequel se trouvent aujourd'hui impliqués tout ce qu'il y a d'ecclésiastiques: le bon comme le méchant.

Ah, messieurs les moralistes implacables, vous êtes bien venus de vous défendre en disant que c'était une brebis noire ou plutôt que c'étaient des brebis noires, les membres de votre troupeau qui ont commis les infamantes actions dont est maintenant terrifiée notre population!

Mais qu'avez-vous dit lorsque nous osions prétendre qu'il y avait des brebis noires dans les rangs du clergé et qu'il y en avait trop.

Nous avons été traités de polissons et de renégats; il n'y a pas d'injures qui ne nous aient été lancées, de calomnies qui n'aient circulé sous le petit manteau qui recouvre toutes les iniquités dont vous êtes capables.

Elle est facile l'excuse, mais elle ne nous satisfait pas; qu'a-t-on fait pour punir les coupables?

S'est-on ému, a-t-on vu lancer du haut de la chaire un de ces mandements froidroyants dont on écrase quelques bons garçons qui vont passer leur dimanche au Parc ou quelques jeunes enfants qui font trop légèrement tourner leur longue traîne aux accents des valse d'un grand maître.

Pas du tout. Silence complet, calme plat.

Et pourtant les coupables ont fait tourner plus de têtes que n'en pourraient déséquilibrer tous les flonflons d'Offenbach et toutes les fioritures de Strauss.

Nous ne pouvons avoir confiance dans l'excuse, nous ne pouvons accepter les explications qu'on nous offre.

Qu'elles soient faites de bonne foi, nous le croyons; mais il existe une apathie, un défaut de contrôle déplorable qui annule les meilleures volontés.

Le diocèse de Montréal est entre les mains d'un prélat vénérable, mais qui n'a pas l'énergie nécessaire pour tenir en bride le clergé sous ses ordres; et les événements viennent de le prouver.

Veut-on un exemple de cette triste impuissance, nous l'avons eu, il y a moins de six mois. Un prêtre vivait dans